





NUITS FLORENTINES

DANS LA MÊME COLLECTION

Charles Nodier. *Le Bibliomane*.

Théophile Gautier. *Le Pied de Momie*.

Théophile Gautier. *Arria Marcella*.

Gérard de Nerval. *La Main enchantée*.

Honoré de Balzac. *Maître Cornélius*.

Horace Walpole. *Le Château d'Otrante*
(préface d'Alain Corbellari).

Brécourt. *L'Ombre de Molière*
(préface d'Alice Bottarelli).

Pétrus Borel. *Don Andréa Vésalius, l'Anatomiste*.

Jules Verne. *Maître Zacharius, ou L'Horloger*
qui avait perdu son âme
(préface de Colin Pahlisch).

Théophile Gautier. *Mademoiselle Dafné*
(préface de Joanne Beaud Turin).

Jules Verne. *M. Ré-Dièze et Mlle Mi-Bémol*.
Prosper Mérimée. *Lokis*
(édition et notes d'Antoine Viredaz)

© Presses Inverses, 2024.

ISBN 978-940718-35-1.

Heinrich Heine
NUITS FLORENTINES

Texte traduit, présenté et annoté
par Diane Meur



À PRILLY
AUX PRESSES INVERSES
MMXXIV



INTRODUCTION



LA RÉVOLUTION DE JUILLET a suscité l'émulation dans plusieurs pays européens, une émulation durement réprimée. Exilé en France depuis 1831 et de plus en plus engagé politiquement, Heinrich Heine voit ses ouvrages exposés en Allemagne à de multiples interdictions, censures, retraits de la vente. Nous n'en retiendrons qu'une conséquence assez secondaire : la révolte de son éditeur Campe, dont tous ces aléas grèvent les comptes, et qui lui réclame des œuvres moins problématiques aux yeux des autorités. C'est donc pour l'apaiser que Heine, en juillet 1835, lui annonce son intention de faire un livre « amusant et populaire », auquel nul censeur ne trouvera à redire. Ce seront les *Nuits florentines*. Au même moment – entre l'automne 1835 et février 1836 –, l'écrivain, qui se partage alors entre Paris et Boulogne-sur-Mer, s'attelle aux *Elementargeister*, un

essai sur les mythologies populaires : on en retrouve des traces dans les *Nuits*, où sont évoqués, en de saisissants tableaux, figures démoniaques, monstres marins et fiancées mortes dansant au clair de lune.

Entre-temps, comme pour apporter un déni à ces preuves de bonne volonté heinéenne, le climat s'est encore durci outre-Rhin. En décembre 1835, la Diète fédérale a interdit de publication (pour subversion et immoralité) les auteurs dits de la « Jeune Allemagne » : Gutzkow, Laube, Wienberg, Mundt, et Heine. L'indignation gagne ce dernier qui, dans un pamphlet de 1837, rattachera au contexte contemporain la rédaction de ses *Nuits florentines*, « une série de contes inoffensifs, qui, comme les nouvelles du *Décameron*, pourraient servir à nous faire oublier quelques heures la réalité pestilentielle qui nous entoure actuellement ».

La situation politique de l'Allemagne comme équivalent de la peste de Florence – on voit que la référence à Boccace, toute

« inoffensive » qu'elle se déclare, est à double tranchant. L'ambiguïté du divertissement ici proposé était plus sensible encore dans une version précoce du texte, où le héros Maximilien, au début de la « Seconde Nuit », faisait à son amie le récit d'une promenade nocturne dans Florence et des réminiscences historiques qu'elle lui avait suggérées : conjurations, assassinats politiques et exécutions sous les Médicis, atrocités « que l'on ne conçoit plus guère à nos époques civilisées, où la police avec ses sabres de sbires et la morale avec ses langues de vieilles commères se montrent si rigoureuses ».

Divertissement, donc, mais divertissement forcé. Au reste, si le style du récit encadrant évoque celui du roman de salon avec ses renvois presque mondains à l'actualité culturelle (la mort du compositeur Bellini ne remonte qu'à septembre 1835), il est vite envahi par des notes plus troubles : inquiétantes fantasmagories, hallucinations synesthésiques, rêveries érotiques sur le macabre et le sacré... Il n'est

pas étonnant que la censure – en l'occurrence, celle de la rédaction du *Morgenblatt*, qui édite l'œuvre en feuilleton au printemps 1836, un an avant sa parution dans le troisième volume du *Salon* – y ait quand même «trouvé à redire», et se soit appliquée à rendre moins explicites certains passages jugés blasphématoires ou obscènes. La version retouchée n'en est pas moins qualifiée de «vulgaire» par les critiques allemands, qui lui reconnaissent toutefois une vigueur de trait digne d'un Jacques Callot ou d'un E. T. A. Hoffmann.

L'accueil est plus chaleureux en France, où une traduction paraît dès avril-mai 1836 dans *La Revue des Deux Mondes*, probablement due à Pierre-Alexandre Specht, avec des adaptations au «goût français» et des variantes culturelles illustrant les usages traductifs assez libres de l'époque. *Le Bon Sens*, feuille républicaine éditée par Louis Blanc, salue en 1837 dans les *Nuits* un art de mêler le brillant au fantastique, le grotesque au tragique. Et Théophile Gautier, quelques

années plus tard, tirera de la description des Willis (voir ci-après p. 107-108) l'argument du ballet *Giselle*.

Comme les *Mémoires de Monsieur de Schnabeléwopski*, à peu près contemporains et empruntant aussi aux mythologies populaires – notamment avec la légende du Hollandais volant qui inspirera Wagner –, le texte sera intégré aux *Tableaux de voyage* dans les *Œuvres complètes* de Heine parues en 1856 chez l'éditeur Lévy, aux côtés du *Voyage de Munich à Gênes*, des *Bains de Lucques* et de *La Ville de Lucques*. De l'Italie, il est pourtant relativement peu question dans ces *Nuits florentines*; il ne faut donc voir dans cette solution qu'un pis-aller, aucun volume de ces *Œuvres complètes* n'étant réservé aux fictions en prose de Heine.

Ainsi noyées parmi d'autres œuvres de nature tout autre, les *Nuits* restaient jusqu'ici un peu inaperçues. Nous espérons les remettre en lumière par cette publication autonome, en faire valoir les tonalités oniriques frisant

le fantastique, et le singulier schéma narratif rappelant (en l'inversant) celui des *Mille et Une Nuits* : là où une femme, Shéhérazade, enchaînait les récits pour retarder sa propre mort, un homme, Maximilien, enchaîne ici les récits pour retarder la mort d'une femme aimée.

Diane Meur

NUITS FLORENTINES

*L'édition allemande utilisée pour la présente traduction
est la Historisch-kritische Gesamtausgabe der Werke, éd.*

M. Windfuhr, Hambourg,
Hoffmann & Campe, 1994, vol. 5.

PREMIÈRE NUIT

DANS L'ANTICHAMBRE, Maximilien trouva le médecin qui mettait ses gants. « Je suis très pressé, lui jeta ce dernier. *Signora Maria* n'a pas dormi de toute la journée et elle vient seulement de s'assoupir un peu. Je n'ai pas à vous recommander de ne troubler son sommeil par aucun bruit ; et à son réveil, surtout, qu'elle ne parle pas. Il faut qu'elle reste tranquillement étendue, sans bouger, sans s'agiter ni parler, seul le mouvement de l'esprit est bon pour elle. S'il vous plaît, racontez-lui encore toutes sortes d'histoires sans queue ni tête pour qu'elle se tienne tranquille en vous écoutant.

– Ne vous en faites pas, docteur, répliqua Maximilien avec un sourire mélancolique. J'ai appris à devenir un bavard accompli et je

ne lui laisserai pas la parole. Je compte bien lui raconter autant d'extravagances que vous voudrez... Mais combien de temps lui restet-il à vivre ?

– Je suis très pressé », répéta le médecin, et il s'esquiva.

La brune Déborah, qui avait l'ouïe fine, avait reconnu l'arrivant à son pas et vint discrètement lui ouvrir la porte. Sur un signe de lui, elle quitta non moins discrètement la pièce et Maximilien se retrouva seul auprès de son amie. La pénombre régnait dans la chambre, qu'éclairait une seule lampe. Cette lampe, de temps à autre, jetait des lueurs mi-craintives, mi-curieuses sur le visage de la malade qui, toute vêtue de mousseline blanche, dormait paisiblement sur un sofa tendu de soie verte.

Muet, bras croisés, Maximilien contempla un instant le beau corps de la dormeuse, que le tissu léger révélait plus qu'il ne le cachait et, à chaque trait de lumière tombant sur le visage livide, quelque chose remuait dans son cœur. « Par Dieu ! dit-il entre ses dents,

qu'est-ce donc? Quel souvenir s'éveille en moi? Ah, j'y suis. Cette blanche silhouette sur fond vert, oui, c'est ça...»

À ce moment la malade s'éveilla et, comme des profondeurs d'un rêve, ses tendres yeux bleu foncé regardèrent l'ami avec un air de prière et d'interrogation... «À quoi pensiez-vous, Maximilien?» dit-elle, de cette voix affreusement douce des poitrinaires, où l'on croit percevoir à la fois le babillage d'un enfant, le pépiement d'un oiseau et le râle d'un mourant. «À quoi pensiez-vous donc?» répéta-t-elle, en se redressant si vivement que ses longues boucles, tels des serpents d'or effarouchés, se tordirent autour de sa tête.

«Par Dieu! s'écria Maximilien en la repoussant doucement sur le sofa, restez bien couchée, ne parlez pas; je vais vous dire tout ce que je pense, ce que j'éprouve, voire ce que j'ignore encore moi-même!

«De fait, poursuivit-il, je ne sais pas très bien ce que je pensais et ressentais à l'instant. Des images d'enfance me traversaient

FIN DE L'APERÇU

TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
<i>Nuits florentines</i>	15
Première nuit	17
Seconde nuit	75
Notes	137

Achévé d'imprimer en janvier 2024.
Imprimé sur les presses de Corlet Imprimeur
à Condé-en-Normandie.
© Presses Inverses, 2024.
ISBN 978-940718-35-1.



